

# La « common decency » d'Orwell et le projet socialiste

Par Jean-Claude Michéa

Extrait de *Le complexe d'Orphée – La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Flammarion, 2014, p. 90-93.



Dans la mesure où ce qu'Orwell appelait la *common decency* ne représente, au fond, que la réappropriation moderne de l'esprit traditionnel du don – sous la forme de règles intériorisées par la "conscience morale" individuelle – on comprend donc qu'elle ne puisse porter à *elle seule* tout le poids du projet socialiste. Celui-ci, en effet, repose d'abord sur l'idée d'*égalité sociale* (c'est, du moins, précise Orwell, ce "qu'aurait admis Marx, ou Lénine, ou Keir Hardie, ou William Morris, ou n'importe quel socialiste représentatif avant 1930 environ")<sup>1</sup>. Idée d'égalité qui doit être comprise, il est devenu nécessaire de la rappeler, non comme le "droit de tous sur tout" (ce *jus omnium ad omnia* qui conduit à percevoir toute différence comme une "discrimination" – c'est-à-dire comme l'expression d'une hiérarchie cachée). Mais, de façon autrement plus radicale, comme l'abolition de toutes les structures qui rendent possible la domination de classe – et donc l'exploitation du travail

<sup>1</sup> *James Burnham and the Managerial Revolution*, 1946. De fait, on chercherait en vain, dans tous les programmes de la gauche contemporaine, la moindre allusion à l'idéal d'une « société sans classes » (tout comme d'ailleurs, au concept de bourgeoisie ou de classe dominante). Alors même que *jamais*, dans l'histoire de l'humanité, les inégalités de classe n'ont atteint une telle ampleur (et un tel degré d'indécence) qu'aujourd'hui.

d'autrui -, en autorisant la concentration aux mains de minorités privilégiées des moyens nécessaires à l'existence, voire à la survie, du plus grand nombre (c'est précisément cette dissolution organisée des bases de l'autonomie matérielle et morale des individus et des communautés locales – par exemple lors de l'épisode historique des *enclosures* – qui a fini par engendrer la "condition prolétarienne" et le salariat moderne). Or un tel projet d'égalité sociale est tout à fait étranger à la plupart des sociétés "précapitalistes". Dans ces dernières, en effet, les systèmes d'obligation réciproques que la logique du don conduit à définir – à l'image de ceux, par exemple, qui lient traditionnellement le suzerain et son vassal ou l'homme et la femme – sont, le plus souvent, asymétriques et inégalitaires (si l'on veut bien mettre à part un certain nombre de sociétés dites "primitives" dont le mode de vie était déjà, en grande partie, égalitaire)<sup>2</sup>.

Pour que les premiers théoriciens socialistes puissent ainsi placer l'idéal d'une *société sans classes* (et, par conséquent, celui d'une vie individuelle et collective autonome) à l'horizon de tous leurs combats, il était donc bien nécessaire qu'ils en aient emprunté les principes, consciemment ou non, à d'autres sources historiques et culturelles que le seul esprit du don – qu'il s'agisse ainsi de la mémoire collective des luttes populaires antérieures (comme, par exemple, celles des républicains de 1793 et des niveleurs anglais) ou de l'écho indirect d'un certain nombre de débats philosophiques et religieux. Même si on ne doit pas oublier que le souvenir des pratiques d'entraide propres aux communautés villageoises traditionnelles – dont le prolétariat industriel naissant était généralement issu – a certainement joué un rôle important dans la constitution de l'imaginaire socialiste (tout comme celui des habitudes de solidarité propres à l'ancien système corporatif des métiers). S'il est donc clair que le sentiment populaire qu'"il y a des choses qui ne se font pas" – ou qui *déshonorent* leur auteur – suffit amplement à percevoir l'immoralité d'un monde établi sur le calcul égoïste et la transgression permanente de toutes les limites, il est non moins clair que ce sentiment ne saurait fonder, à lui seul, beaucoup plus qu'un idéal politique négatif (à l'image de ce "désir de n'être pas opprimé" qui animait, selon Machiavel, le petit peuple des cités italiennes). Et c'est bien pourquoi – Orwell a toujours insisté sur ce point – il est absolument indispensable de lui assurer un *développement politique* en lui conférant ces fondements philosophiques spécifiques qui, seuls, pourront permettre d'en universaliser le principe et de jeter ainsi les bases concrètes d'une société décente

---

2 Toutes les figures se l'obligation asymétrique ne sont pas pour autant condamnables. Pour ne prendre qu'un exemple, la civilité (ou politesse) est fondée sur un principe d'effacement de soi en faveur d'autrui (« après vous, je vous en prie »). Mais chacun voit bien que l'application quotidienne de ce principe asymétrique (en tout point contraire à l'esprit procédurier du droit) n'implique aucun renoncement à sa propre dignité, ni même à l'idée d'égalité comprise au sens socialiste du terme (encore faut-il, bien entendu, ne pas confondre ici la véritable civilité avec cette comédie sociale – l'univers glaciale et hypocrite des « convenances bourgeoises » - qui caractérise les classes dominantes et ne relève que d'une simple stratégie de la distinction). Orwell a donc entièrement raison d'inclure la politesse dans la liste de ces qualités positives (à côté – dit-il - « de l'affection, de l'amitié et de la bienveillance ») qui permettent aux individus de neutraliser « la lutte pour le pouvoir ».